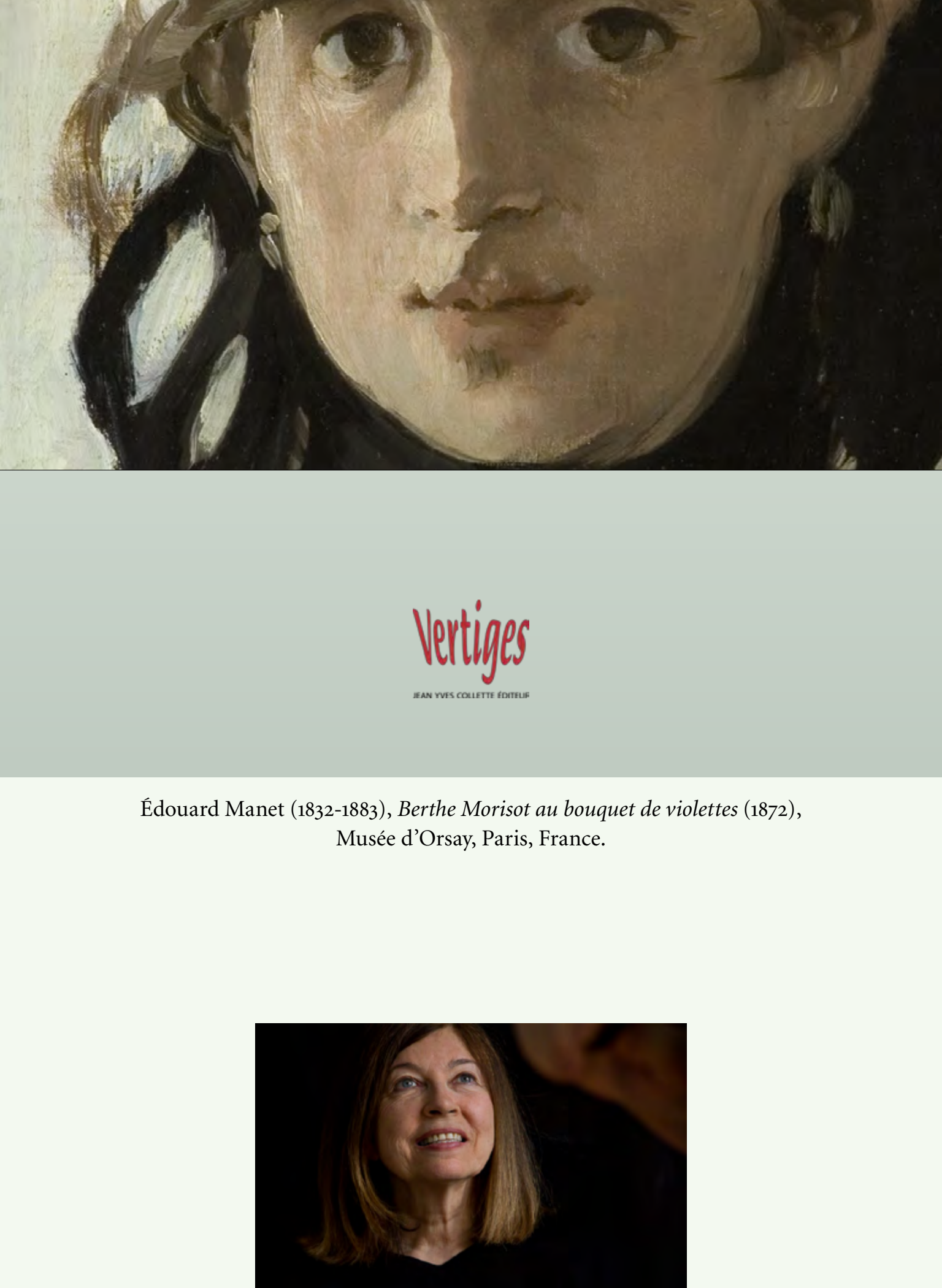


Marilú Mallet

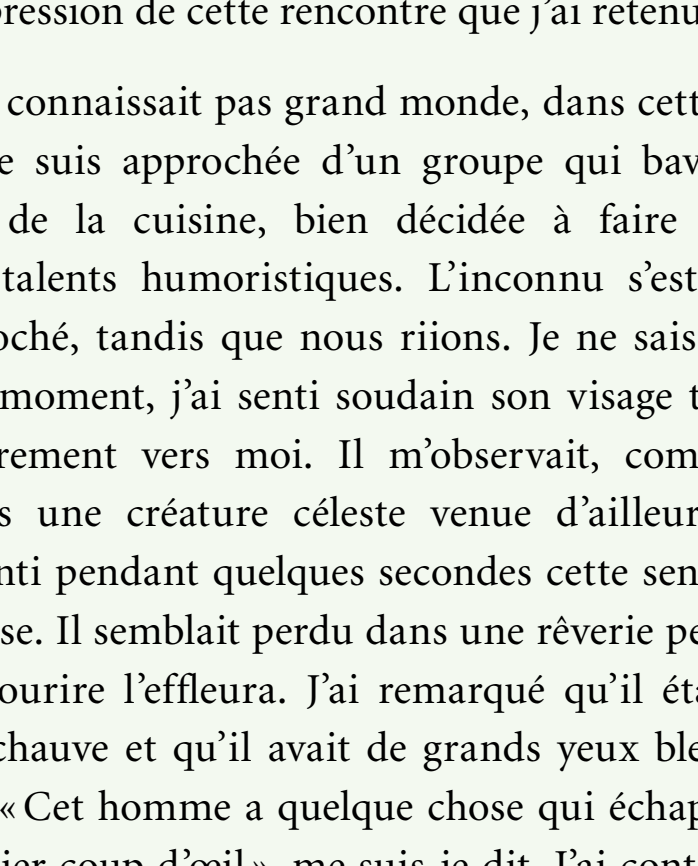
Le Regard



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Édouard Manet (1832-1883), *Berthe Morisot au bouquet de violettes* (1872), Musée d'Orsay, Paris, France.



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Pierre Toussignant.

LE REGARD

EST-CE L'IMPRÉVISIBLE LETTRE de cet homme inconnu qui me perturbe dans la réalisation de mes occupations quotidiennes? J'essaie de retracer dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés. Quand?

J'avais été invitée à une fête... Nous n'avons échangé que quelques mots, quelques phrases. Il parlait parfaitement le français, d'une voix polie, avec un tout petit accent allemand. En l'écoutant, j'avais pensé «il est sentimental et affectueux». À la manière germanique! N'avait-il pas mentionné avoir été blessé un jour par la remarque de quelqu'un qui disait que les Allemands étaient froids? Ce que nous nous sommes dit n'a pas d'importance, c'est l'impression de cette rencontre que j'ai retenue.

Je ne connaissait pas grand monde, dans cette fête. Je me suis approchée d'un groupe qui bavardait près de la cuisine, bien décidée à faire valoir mes talents humoristiques. L'inconnu s'est alors approché, tandis que nous rions. Je ne sais pas à quel moment, j'ai senti soudain son visage tourné entièrement vers moi. Il m'observait, comme si j'étais une créature céleste venue d'ailleurs. J'ai ressenti pendant quelques secondes cette sensation intense. Il semblait perdu dans une rêverie pensive. Un sourire l'effleura. J'ai remarqué qu'il était un peu chauve et qu'il avait de grands yeux bleus ou gris. «Cet homme a quelque chose qui échappe au premier coup d'œil», me suis-je dit. J'ai continué à l'observer attentivement. «Son regard me plait!» Ses yeux souriaient de façon curieuse. Ces pensées ont traversé mon esprit brièvement, puis je suis revenue aux blagues qui s'échangeaient et aux rires. Je suis restée à cette soirée beaucoup plus longtemps que je n'avais prévu. Le regard de cet inconnu m'avait changée. Il charriait un fleuve de bonnes pensées.

Je suis sortie de là légère et rieuse. On ne sait jamais sur qui on va tomber! La lune resplendissait d'une clarté diffuse, indescriptible. Le ciel m'apparaissait si beau!

La même nuit, dans un rêve de demi sommeil, j'ai revu l'homme inconnu. Il marchait sur des vagues, vers moi. D'un geste lent, ses bras m'enveloppaient. Mes yeux se remplissaient de lui. Je me suis réveillée heureuse.

Quelle surprise, quelques jours plus tard, de trouver dans le courrier, venant de lui, une lettre manuscrite. Elle commençait par les mots «Chère Candra». Il m'y vouvoyait poliment et s'excusait de l'imprudence soudaine qui le poussait à s'adresser à moi. Il se disait content de m'avoir rencontrée, et impressionné par mon sourire et par mon prénom. Il est vrai que ce dernier n'est pas commun. C'est mon père qui l'a inventé.

Dans sa lettre, l'inconnu m'invitait à prendre un verre. Le seul problème, c'est qu'il était à Berlin et moi à Montréal. Étrange invitation! «C'est un fou!» ai-je pensé. Puis j'ai relu sa lettre. Il avait une écriture sensible et facile à lire. Son nom était composé de trois prénoms. Il semblait une personne décidée, cet Allemand! Qui avait bien pu lui donner mon adresse?

J'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai répondu à l'adresse de son courrier électronique, qu'il avait dactylographiée au centre de son papier à lettre. Je lui ai signifié que j'acceptais son invitation. Nouvelle surprise, le lendemain, en ouvrant mon ordinateur : toute une missive de lui, où il disait qu'il avait hâte de replonger ses yeux dans les miens, de retrouver mon regard. Suivait un éventail de lieux et de dates possibles pour une rencontre. Soit à Francfort, au début d'octobre, soit à New York, en décembre, ou encore à Paris, en mars. Étonnée, de façon intuitive, sans trop penser aux conséquences, je lui ai donné rendez-vous à Paris. Ce que je savais de lui? Rien! L'en-tête de sa première lettre affichait son titre de docteur en littérature à l'Université de Berlin.

Une palpitation fébrile me prenait à penser à cette rencontre. Je me suis demandé pourquoi j'acceptais ce rendez-vous avec un inconnu dans une ville étrangère. Pourquoi Paris et pas New York? J'ai essayé de retracer dans ma mémoire le moment exact où nous avions fait connaissance, dans cette fête lointaine. Le moment où j'avais senti son regard sur moi et où je l'avais regardé à mon tour. N'était-ce pas avant l'épisode de la cuisine? Oui, nous avions eu d'abord une conversation au salon, sur des auteurs qu'il aimait ou qu'il venait de lire. Je me souviens d'avoir pensé déjà là qu'il était un sentimental. Mais nous étions sérieux. Il était sérieux. Puis je me suis souvenue que la première fois que je l'avais vu, ce n'était pas à cette fête. Je l'avais aperçu deux jours plus tôt, en sortant de la cinémathèque. Mais son image était restée associée à la fête et aux rires de la cuisine, parce qu'il s'était approché de loin, à ce moment-là, et qu'il m'avait regardée, étonné de me découvrir telle que je suis. Il avait un regard qui paraissait calme, mais derrière lequel on pouvait soupçonner ou rêver toutes les passions.

Je me sentais si bien, ce jour-là! Comment peut-on apporter de la joie aux autres, si on ne la porte pas déjà en soi? J'avais parlé avec ma tante Laura, qui m'avait avoué se sentir très proche de moi, maintenant que j'étais une adulte, plus proche qu'avec l'une de ses filles. J'en étais ravie. J'avais acheté pour ma fille Isabelle un beau chandail italien, rouge, et elle en avait été enchantée. Ma fille cadette, Simone, m'avait laissé un message pour me dire qu'elle m'adorait et qu'elle avait envie de me le dire, parce qu'elle ne me le disait pas souvent J'avais reçu des commentaires très élogieux sur un court article sur les fourmis. Magnifique! C'était bien la première fois que si peu de travail m'attirait tant d'éloges. Fallait-il donc que je me consacre aux petites choses de la vie? Comme ce petit regard d'un homme dans une petite fête... Petit regard, parce que l'inconnu se présentait comme une petite personne, un peu en retrait. Une petite personne imprévisible, ou plutôt une personne timide, qui avait osé un tout petit geste, celui d'écrire une petite lettre, exprimant dans de petites phrases sincères ce qu'il avait ressenti.

J'allais donc rencontrer cette petite personne. J'entendais son appel lointain. Je sentais qu'en allant vers lui, ce voyage transformerait mon présent tranquille. Sans hésitation, je donnerais tout ce que je suis à un inconnu, à cause de cette sensation unique d'intensité que son regard posé sur moi avait fait naître. Pourquoi avoir accepté ce rendez-vous, sans savoir qui il était?

J'ai fini par lui écrire un message électronique, en lui demandant plus de détails sur sa personne. En effet, je réalisais soudain que ça sortait de l'ordinaire, cette façon d'agir, que c'était en contradiction complète avec mon tempérament. Pire, que j'étais en train de commettre un acte de pure folie...

Aller à la rencontre de ce regard. Qu'est-ce qui me poussait? Ce regard avait quelque chose d'une réminiscence. Peut-être me faisait-il penser à mon premier amour, à ce jeune homme aux yeux transparents, à sa naïveté et à sa franchise impertinente. J'aimais ses gestes nerveux, ses petits mots gentils et sa façon de me dire «Candra, que la nêgresse!», comme si mon corps bronzé, que le soleil avait teint de couleur chocolat, resterait noir pour toujours.

Le regard de cet homme, et ses lettres! Il m'a envoyé un autre courrier électronique, et quelques jours plus tard, une deuxième lettre manuscrite. Il me racontait qu'il avait vécu dans sa jeunesse une vie itinérante, libérée des normes sociales, ignorant les barrières et les convenances. Une vie cosmopolite, à Paris, New York, Washington et Tokyo. Il disait parler au moins trois langues couramment et se sentir chez lui partout et nulle part. Il débordait d'amour pour ce qu'il faisait. Il aimait dans la littérature qu'elle transcende les frontières, les nationalités, même les langues. Il était fasciné par l'autre et ne comprenait pas les gens qui préfèrent ignorer plutôt que connaître, apeurés par la différence, repoussés par l'étrangeté.

J'aime ma correspondance avec cet homme, où nos accents n'ont pas d'importance. Il ne parle pas ma langue maternelle et je ne parle pas la sienne. Son français est habité par l'allemand. Le mien se mêle à l'espagnol. La langue de nos lettres est celle que nous nous sommes appropriée pour parler de nous-mêmes. Cette correspondance dure déjà depuis des semaines, des mois.

Je comprends maintenant quelque chose. Il a une âme qui s'est nourrie de littérature. C'est ce qui donne de la profondeur à son regard. Son âme ne s'est pas nourrie de n'importe quoi, pas des manchettes de journaux, des photos des magazines à la mode. Il cherche ce qui reste inaperçu, les littératures invisibles. Il se nourrit de certitudes éternelles. Je l'imagine dans cette villa de Berlin où il lit, concentré sur de petites phrases. J'ai l'impression que chacune d'elles fait vibrer son cœur, puis son âme, avant d'aller s'inscrire dans ses yeux. Il y avait une telle finesse dans sa façon de regarder! Ses lectures ont laissé sur lui comme une empreinte irréalée. Il est un spécialiste des littératures des minorités. C'est comme s'il avait dit non à la mondanité, en choisissant de se vouer aux petites phrases des petits peuples. Celles-ci ont nourri son âme, lui ont donné une transparence. Il a lu des contes inuits, des contes maghrébins, persans, afghans, des contes slaves, serbes, des contes haïtiens, des contes mayas. Tous des peuples qui disent les choses à l'envers du reste du monde.

Dès le début de notre échange épistolaire, j'ai ouvert chaque matin mon ordinateur, dans l'attente d'une nouvelle missive électronique. Je n'arrivais pas à le croire! Cette relation tout à fait virtuelle me tenait en haleine. Notre connivence provenait-elle du fait qu'il soit Allemand? J'avais toujours senti qu'il y avait quelque chose de commun entre le Chili et l'Allemagne. Se sentir citoyen d'un pays qui, à un moment donné de son histoire, a exterminé une partie de sa population. Un sentiment assez unique. On ressent une lourdeur irrationnelle. On ravale des larmes chargées de regrets.

Je me demande ce qui m'avait tellement attirée en lui. Était-ce qu'il ait quitté l'Allemagne dans sa jeunesse, pour aller vivre aux États-Unis? Moi aussi, j'avais vécu aux États-Unis à la même époque. J'étais en un lien qui permettait nous rapprocher? Était-elle encore étudiante, alors que lui y enseignait déjà la littérature. S'il était vieux? Au fait, je n'aurais pas su dire son âge. Je me suis souvenue que son teint, ses cheveux fins et clairsemés, étaient ceux d'une personne frêle. Son visage avait les traits de quelqu'un qui passe inaperçu. Lorsque je l'avais croisé, avant la fameuse soirée, rien chez lui n'avait attiré particulièrement mon attention. Mais son regard souriant sur moi m'avait surprise. J'étais en train de rire avec le groupe près de la cuisine et j'ai senti tout à coup sur ma droite une certaine chaleur. J'ai détourné mon visage dans cette direction, il était là. Il ne parlait pas. Ses yeux ne m'en parurent que plus grands. Puis il était retourné au centre du salon et là, d'un peu plus loin, il m'avait regardée à nouveau. C'est à ce moment-là que je l'ai observé attentivement et que je me suis dit qu'il était bel homme. Non! Ce n'était pas cela, je ne l'ai pas trouvé beau, je me suis dit : «Son regard me plait!» J'aime les hommes blonds. Mais à son âge, il ne reste pas grand chose pour identifier vraiment la couleur de ses cheveux. Et ses yeux? Est-ce qu'ils étaient bleus, gris, bleu-gris ou marrons? Ça n'a aucune importance. L'intensité du regard ne se mesure pas à la couleur des yeux. Elle reflète une force intérieure. Une certaine authenticité.

J'ai eu l'impression qu'il n'avait d'yeux que pour moi. Quelle connexion avons-nous établie dans cette rencontre de nos regards? Mais aussi pourquoi ai-je tourné les yeux vers lui, si j'étais en train de m'amuser avec d'autres personnes? Qu'avait-il remarqué en moi pour avoir tout si impressionné? Mon sourire a attiré vers moi toutes sortes de gens infirmes, dans le passé. Cet homme-ci semblait différent. Ses yeux appelaient mon âme. Il avait été attiré par mon âme, et moi par la sienne. Et tout se passa en l'espace de cinq secondes. Hélas! Qui est encore attiré par l'âme, de nos jours?

Je me suis promenée sur le mont Royal. La lumière et le vent de cette journée de novembre! La tiédeur si vivante de l'automne! Je regardais le paysage, avec ses nuages blancs et son ciel bleu. Il y avait dans l'air une transparence de rêve. Les feuilles viraient au rouge orangé ou brunâtre. À chaque regard que je posais sur elles, je ressentais comme une caresse de sympathie que m'envoyait l'homme inconnu. C'est vrai, je ne le connais pas. Et pourtant je marche en pensant à lui. Je me laisse envahir par ma chimère allemande, elle me brouille l'esprit. Je me dis que si je le rencontrais ici, sur le mont Royal, parmi des passants, je ne le reconnaîtrais même pas. Pourtant je tente d'appropriser les visages de ces promeneurs, pour vérifier si je ne retrouve pas quelque autre regard à l'âme littéraire. Mais non! Il n'y a que des amateurs de jogging, des baladeurs de chiens, des cyclistes et des solitaires absorbés dans leurs pensées. Personne ne regarde personne. Je les imagine à la fin de leur vie, imbus d'eux-mêmes, sans expression, ou peut-être teintés d'une légère tristesse aigrie, parce qu'ils n'auront pris le temps de regarder ni les autres ni le monde qui les entoure. Bouger en regardant autour de soi, capter le connu et l'inconnu, voilà l'harmonie qui nourrit l'âme littéraire : ou est-ce l'âme tout court? J'essaie de recréer mes instants perdus avec cet homme lointain. Malgré l'oubli des traits de son visage, malgré son corps absent et inconnu, je me promène avec ma chimère, si belle à présent. Il est devenu l'homme de mon désir.

Est-ce que je cherche en lui l'intensité romantique des Allemands? Pourrais-je lui dire combien j'ai aimé lire les livres de Goethe, mon écrivain préféré? Lui parler des *Affinités électives*? Ou à quel point l'œuvre de Paul Celan me touche? Que j'apprécie beaucoup le cinéma allemand, Fassbinder, Schröder, Schlöndorff? Non! Ce serait un peu ridicule de me poser en intellectuelle, alors que nos échanges sont décidément d'un tout autre ordre. Je devrais lui parler de mon écoute de Mahler, de Schubert, de Schuman. De ce magnifique concert de Mauricio Kagel, est-ce qu'il connaît? De Pina Bausch, de ma découverte de Joseph Roth.

À Montréal, je n'ai parlé à personne de ma singulière rencontre et de ma correspondance avec cet homme. Ici, il se passe si peu de choses vraiment importantes. Le moindre événement prend du relief, dans cette ville si tranquille et néanmoins agitée. J'ai l'impression de n'avoir pas prononcé de parole depuis des jours. C'est un peu douloureux de garder tout pour soi. De ne jamais partager. On s'asphyxie. Ai-je répondu à cet homme parce que je sentais que je vivais dans un pays renfermé, où les gens passent trop de temps entre leurs quatre murs, dans un *cocooning* éternel, leurs corps prématurément vieillissant par l'absence d'échanges et du désir de vivre? C'est tout juste s'ils sortent rapidement pour aller voir un spectacle et rentrent aussitôt, toujours occupés par d'interminables listes de choses à faire. J'associe la vie à Montréal avec celle d'une colonie de mollusques. Un escargot transporte sa maison sur lui-même et possède les deux sexes. Il s'auto-caresse. Il est complètement autosuffisant. Or l'affection et l'amitié présupposent un mouvement vers l'autre, qui trouve un écho, une réciprocité. S'ouvrir à un autre est un mouvement spontané du cœur. Ai-je jamais senti cette spontanéité du mouvement vers l'autre, ici à Montréal? Une inclination à vouloir le bien, en dehors de toute considération d'utilité? Il est toujours pesant d'être entouré de gens qui ne se donnent pas le temps d'écouter leur cœur.

J'ai attendu le passage des jours avec une volupté nouvelle. J'ai lu quelque part que c'est par la puissance de leur vision que les oiseaux découvrent et reconnaissent au loin l'objet de leur amour. Et aussi que la femelle du pigeon a besoin de voir un pigeon pour mûrir

Le jour convenu, j'ai pris l'avion du soir pour Paris et me suis endormie bercée par la pensée de la rencontre qui allait avoir lieu. À mi-chemin, je me suis réveillée en sursaut, avec des inquiétudes, un désir d'arrêter ce vol, de modifier le voyage, de sortir de l'avion. J'avais dormi trop longtemps.

C'est une étrange sensation que d'arriver dans une ville connue pour aimer un inconnu, d'un amour jamais éprouvé encore. Il m'avait donné rendez-vous à l'hôtel Lutèce. J'ai pensé : «c'est là que Charles de Gaulle a passé sa lune de miel». De l'aéroport jusqu'à l'hôtel, je n'enregistrai rien. Je voulais m'entretenir avec ma solitude. Je lui avais dit que je voulais qu'on se rencontre dans la pénombre. Je pense que l'obscurité est ce qui convient le mieux à la nudité. Les vêtements donnent toujours l'impression que les gens qui les portent sont plus sensuels qu'ils ne le sont au naturel. Et à notre âge, nos corps ne correspondent plus aux images rêvées des annonces publicitaires.

Il faisait soleil. La lumière semblait vouloir envahir tout mon être. Qui allais-je rencontrer, enfin? Une rencontre est comme un voyage. J'étais en proie à une impatiente nervosité. J'avais hâte que le soir arrive. Le regard de cet homme avait déclenché en moi une étrange passion. Quelque chose en lui m'attirait, me troublait. À l'entrée de l'hôtel, je suis allée aux toilettes. J'ai mis mon tailleur de tweed et une blouse noire. Je me suis maquillée, surtout les yeux. Et je me suis regardée dans le miroir en pensant «est-ce que je suis assez belle?»

L'inconnu devait m'attendre à la chambre 402. Je n'arrivais pas à me rappeler le visage de cet homme qui m'avait écrit une centaine de lettres. Malgré moi, j'ai eu un mouvement d'inquiétude. Je me suis assise dans un petit salon près du comptoir d'accueil de l'hôtel. Quelques instants plus tard, un homme s'approcha du comptoir. J'entendis devant moi une voix polie, avec un accent allemand. J'ai regardé sa silhouette, cherchant à entrevoir son visage, mais il me tournait le dos. Puis je n'eus plus envie de le voir. Je commençais à trouver que toute cette aventure n'avait aucun sens. Elle m'inquiétait. L'homme à l'accueil allemand au comptoir se retourna alors, regardant de tous côtés, comme s'il cherchait quelqu'un. J'ai caché mon visage derrière ma revue et je l'ai observé attentivement. Il semblait plus maigre que ce à quoi je m'attendais. Cet Allemand, là, en face de moi, ne m'attirait pas autant que je l'avais imaginé. J'ai eu des doutes. Est-ce que c'était bien lui, est-ce que j'étais au bon hôtel? Et je doutais davantage encore de mes motivations à concrétiser notre aventure virtuelle.

Il a pris l'escalier. Je me suis approchée timidement vers l'accueil et j'ai demandé si j'étais bien au Lutèce et si le monsieur allemand qui venait de monter n'était pas monsieur Jacobs. On m'a répondu que j'étais au Lutèce et que l'homme était bien monsieur Hans Peter Jacobs. C'était donc lui! J'ai demandé le numéro de sa chambre, et bien sûr, c'était la 402! Alors je lui ai laissé un message disant que j'arriverais le lendemain, qu'une raison subite et inattendue m'empêchait d'être ce soir avec lui. J'ai transmis ce message au garçon du comptoir. L'Allemand est réapparu. J'ai relevé le capuchon de mon imperméable et dissimulé ma bouche avec mon foulard. Il attendait, regardait impatiemment à gauche et à droite en arpasant le hall. Il est finalement sorti de l'hôtel. J'ai décidé de le suivre. Il s'engagea dans la première rue devant l'hôtel, prit à gauche, puis tout droit. Je suivais ses pas, telle une ombre. Il s'arrêta dans une librairie. Je n'osai pas entrer, il aurait pu me reconnaître. Peut-être pas, après tout? Il en ressortit pour entrer ensuite à la FNAC. Là, il resta longtemps à choisir quelques livres.

J'ai repris courage et j'ai décidé de rejoindre sa chambre vers minuit.

En m'ouvrant sa porte, il dit : «Bonjour Candra!» Il avait un sourire intense qui faisait tout son charme. Je tremblais. Il m'a fait entrer, tranquillement. Il

avait laissé une petite lampe allumée sur une des tables de chevet. La chambre était spacieuse et le grand lit avec une couverture rouge attendait, ouvert. J’ai enlevé mon imperméable, puis ma veste et j’ai fait quelques pas dans la chambre. Je me suis assise dans un fauteuil. Alors il s’approcha et s’agenouilla devant moi, en prenant ma main droite qu’il caressait doucement. Chacun de ses doigts possédait une sonorité tactile inattendue. Sa main légère palpa, flattait, s’appropriait de la mienne. Ce toucher me révélait plus profondément à moi-même. Ses gestes venaient comme d’un autre temps. Il embrassa mon bras. Ses baisers fermes et cadencés montaient vers mon épaule, chauds, de plus en plus intense à mesure qu’ils s’en rapprochaient. Je me suis laissée faire. Là, il m’a prise par la main pour que je me mette debout. Nous étions face-à-face. Sa bouche paisible laissait à peine transparaître ses secrets. Pendant quelques secondes, nous nous regardâmes l’un l’autre. Il souriait. Nous étions immobiles. Je l’ai regardé. « Qui êtes-vous? », ai-je demandé spontanément, un peu inquiète. « Est-ce que je le sais? », a-t-il répondu. « Je suis quelqu’un éternellement en quête de quelque chose. Et cette fois-ci, je vous ai trouvée. » Il dit encore, d’une voix basse : « Je veux garder votre cœur rieur à l’intérieur de moi, pour les jours où la grisaille recouvre Berlin. »

Il s’approcha de nouveau et m’embrassa avec une tendresse subtile sur les lèvres. Subitement, il me serra dans ses bras, l’étreinte était si forte que nos corps étaient soudés et qu’une chaleur irradiait. Je ne sais plus à quel moment nous nous sommes retrouvés sur le lit. Nous continuions à nous embrasser frénétiquement. Un instant, il s’arrêta pour s’exclamer : « Tes gestes correspondent à tes lettres! Je sentais qu’ils étaient faits pour moi. » Il m’embrassa encore, doucement, cherchant mon cou, ma poitrine, mon ventre. Nos mouvements étaient synchroniques. Et j’ai senti à nouveau son regard sur mon visage. Ce regard dont j’avais tellement rêvé...

Plus je regardais cet homme avec lequel je faisais l’amour, plus je me rendais compte qu’il m’était un parfait inconnu. Une grande inquiétude s’est alors emparée de moi. Ce n’était pas l’homme que j’avais rencontré à Montréal! C’était quelqu’un d’autre. Maintenant, c’était une certitude. D’un coup, je me suis mise à crier comme une folle : « Vous n’êtes pas Hans Peter Jacobs! »

Il s’est détaché de moi et s’est mis debout, pris au piège. Il était nu. C’était un bel homme, malgré tout. Il avait les cheveux gris. Il s’est appuyé à côté du miroir. J’ai ajouté : « Un malentendu se développe, prolifère et génère d’autres malentendus. » Essoufflée, je n’arrivais pas à m’expliquer. J’ai crié : « Allumez la lampe! » « Vous aviez dit la pénombre », a-t-il répondu fermement.

Son visage semblait sans scrupules. « Je ne suis pas Hans Peter Jacobs. Mais cela n’a aucune importance. Vous êtes là. Et je suis là. »

Je m’étais donnée à la chimère que j’avais imaginée. J’ai commencé à me rhabiller furieusement, en prenant soudain conscience de mon égarement. Quelle idiote j’étais, enfermée dans une chambre d’hôtel avec un maniaque sexuel. Quelle histoire!

Il est revenu près de moi et ne m’a pas laissé partir. Reprenant ma main, il l’embrassait comme avant, cherchant à me séduire. Je me suis éloignée. « C’est moi qui vous ai écrit les lettres », a-t-il dit. « Hans m’a raconté qu’il vous avait rencontrée. Il est mon collègue à l’Université. Je venais de perdre ma femme. Il m’a dit : « Si je n’aimais pas Fabienne, je serais tombé amoureux de cette femme. Toi, tu es libre. Va à sa rencontre. Elle a une âme littéraire. Ou peut-être une âme tout court. » Et voilà que je suis ici. Nous avons fait l’amour d’une façon différente. Certaines peaux se conviennent mieux que d’autres. Quand on rencontre la bonne personne, on la reconnaît au toucher. Vous m’avez donné le meilleur de vous-même et je vous ai donné le meilleur de moi-même. La bonne personne... vous savez, certains la découvrent tôt mais la plupart des gens ne se permettent jamais d’aller au devant d’elle. Je vous ai possédée et vous m’avez accueilli avec votre quête profonde de toute une vie. Il n’y a rien de plus beau, même à nos âges! »

Je pensais encore que j’avais commis un acte dément et que j’avais bien en face de moi un maniaque sexuel, doublé d’un philosophe. L’inconnu a deviné mes pensées et a dit : « Vous connaissiez déjà mon âme; pourtant vous êtes effrayée, maintenant que vous connaissez mon corps. La beauté apparaît quand nous sommes complètement tranquilles. Et nous sommes tranquilles. Laissez-vous aller. »

« Hans a appris à regarder sans effort. C’est un homme qui a compris ce qu’est le *sat-san* », a-t-il poursuivi. J’étais complètement bouleversée. Je n’arrivais toujours pas à croire ce que j’avais fait. Me donner à un parfait inconnu. Bouche bée, j’ai répété : « Le *sat-san*? » Il a répondu : « C’est fréquenter ce qui est bon, c’est l’union avec les êtres bons. Un être qui est bon vous aide à trouver un autre être qui est bon. »

« Mais vous m’avez menti! », ai-je protesté, offusquée. « Vous m’aviez imaginé et je vous ai imaginée. Et notre désir de l’autre nous a réunis. Souvenez-vous de nos échanges de paroles virtuelles pleines de sous-entendus! Vous ne pouvez pas les laisser sans suite, les laisser s’effacer... » Il a posé ses yeux attentifs sur moi et a dit sérieusement : « Nous appartenons au cercle des êtres qui captent l’essentiel par le regard. »

« J’ai l’impression... j’ai l’impression qu’il y a dans tout cela quelque chose d’irréel, d’incorrect, même! », me suis-je exclamée. Toujours tout nu, imperturbable, il me répondit d’une voix sereine, avec son petit accent et sa politesse : « Ce qui vous semble irréel, c’est que nous nous regardons ainsi et que nous nous acceptons tels que nous sommes. Accepter l’autre est un défi. » Je n’y pouvais rien. Il avait pour lui la force de la conviction. Alors je lui ai dit : « Vous avez raison, la plupart des gens ne regardent pas plus loin qu’ici et maintenant. Et même ce qu’ils voient ainsi les dérange... » Il me regarda droit dans les yeux. « Je suis heureux de vous avoir trouvée, de l’avoir trouvée. »

C’était la première fois qu’il me tutoyait.

Il m’embrassa sur les lèvres, doucement puis passionnément. Il m’emmena par la main jusqu’au lit. Il me donnait une sensation de fraîcheur, de pureté enfantine. J’accueillis son corps avec un frémissement. Je voulais soudain voir le monde comme il le voyait, avec cette précision, cette netteté. Cela a été le début d’une étrange nuit. Car nos corps respiraient ensemble, au même rythme. Je respirais par saccades. Lui respirait fortement. Je voyais son visage pâle, ses yeux qui étaient gris, ses cheveux cendrés. Nous avions bouleversé l’ordre des choses, balayé nos habitudes. Et cela s’était produit sans effort. Je m’étais laissée aller intuitivement vers l’intensité d’un regard profond, dans cette petite fête lointaine. Et ce changement-là avait ouvert d’autres possibles, m’avait donné l’audace et la force d’apprivoiser l’inconnu.

Il hocha la tête, dit quelques phrases en allemand. L’écho de cette langue me renvoyait loin, ailleurs. Je lui ai répondu en espagnol. Mes paroles avaient un rythme clair, sonore. Je pouvais tout lui dire, dans ma langue, jusqu’aux phrases les plus banales sur le beau temps, l’hiver, le trafic. Derrière les mots que nous partagions se cachaient la beauté muette des affinités profondes.

Cette nuit insolite se transforma en une longue veillée. Nous avons peu parlé. Nous étions remplis de nos silences. Je me retrouvais, dans les bras de cet homme. J’étais enveloppée par sa sérénité. Je restais immobile, je ne savais plus ce que je devais faire. Je me sentais une autre. Plus légère et plus forte.

Vers midi, nous nous sommes réveillés. Nous sommes sortis dans la rue. Je ne me rappelle plus du nom du quartier. Je me souviens seulement de son pas à lui, de son bras à lui, du soleil qui réchauffait à peine, des gens dans le bistro. Je souriais, je souriais. Je ne pouvais plus me mentir. Libre, aux côtés de cet inconnu, que j’avais rencontré à travers un autre inconnu. Nous faisions partie du cercle des âmes littéraires, ou des gens qui ont une âme tout court.

Le Regard,

est une nouvelle inédite de Marilú Mallet.

ISBN : 978-2-89816-044-8

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

– 1045 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org